Document generated on 09/21/2024 2:37 p.m.

Québec français

Portrait stonien de l'Amérique

Ricardo Codina

Number 96, Winter 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44352ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Codina, R. (1995). Portrait stonien de l'Amérique. *Québec français*, (96), 92–93.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ricardo
CODINA

LE MEURTRE DANS LE SANG

Portrait stonien de l'Amérique

Comment réagiriez-vous devant un film qui défile sous vos yeux plus d'une cinquantaine de meurtres, pimentés de scènes de sadisme, de violence conjugale, d'inceste, de sexisme et de carnage ?

Mal sans doute. Si, en plus, la structure du film est éclatée, construite à la manière d'un cauchemar d'halluciné fanatique de télévision, vous serez surpris davantage. Si, de surcroît, la violence est banalisée, les victimes, ridiculisées et présentées comme des êtres qui ne méritent pas de vivre, comme dans *Le meurtre dans le sang* d'Oliver Stone, peut-être serez-vous tenté d'aller vous repaître de tout ce sang et de toute cette violence ? Pourtant, lors de la projection, la réaction des spectateurs m'a surpris par le plaisir évident qu'ils semblaient retirer de ce film controversé.

L'intrigue

Stone a-t-il cherché à susciter ce genre de réaction ? Sans doute, puisque le ton de son film est ironique, caricatural et foncièrement méchant comme le sont ses deux principaux personnages : Mickey (Woody Harrelson) et Mallory (Juliette Lewis). Leur rencontre est singulière.

PHOTO CINÉPLEX ODÉON (MONTRÉAL)

À en croire le film, tous les Américains sont des brutes épaisses, des lâches, des violents, des libidineux, des assoiffés de pouvoir, des simples d'esprit, des gens sans aucune classe, des violeurs, des assassins, des hystériques, des sadiques...

Mallory vit chez ses parents. Sa mère, qui porte une perruque mauve, ferme les yeux sur les abus sexuels incestueux de son mari (Rodney Dangerfield). Un beau jour, se présente à la maison un marchand de viande maculé de sang, venu livrer 35 kilos de viande hachée. C'est Mickey. Entre lui et Mallory, c'est le coup de foudre. L'amour fou s'épanouit en même temps qu'une folie meurtrière soudaine. Ces tueurs en herbe se font d'abord la main sur les parents de Mallory. Le père est assassiné à coup de barre de fer et la mère, immolée par le feu dans son lit. Les deux amants fuient alors à travers l'Amérique, abandonnant derrière eux quelques cadavres et semant la désolation. Sur leur passage, ils tuent tous ceux qu'ils croisent sur leur route, sauf un individu, arbitrairement choisi, qui a pour mission de raconter l'histoire de Mickey et de Mallory aux policiers et aux médias.

Une émission de télévision (*American Maniacs*) animé par Wayne Gale (Robert Downey Jr) les suit à la trace et reconstitue une à une leurs tueries. L'opinion publique les traite en héros. Jack Scagnetti, un policier sadique (Tom Sizemore), ne les voit pas ainsi ; il rêve de torturer Mickey et de faire l'amour avec Mallory. Telle est sa motivation. Pour mieux connaître le comportement de ces deux tueurs, il s'adonne lui-même au meurtre en tuant une prostituée. Puis, un jour, les deux amants sanguinaires tombent entre ses mains. Scagnetti, sorte de justicier, les confie à un pénitencier à sécurité maximale. Après un an de détention, on s'apprête à lobotomiser Mickey. Avant l'exécution de la sentence, Wayne Gale accorde une entrevue en direct à la télé avec Mickey, lors de la pause du Super Bowl. Mickey justifie ses actes en expliquant qu'il a « le meurtre dans le sang ». Une émeute éclate alors à la prison. Mickey, Mallory et Wayne Gale, muni d'une caméra, réussissent à prendre la fuite. Les fans d'American *Maniacs* assistent ensuite, toujours en direct, à l'assassinat de leur animateur vedette. Mickey et Mallory caressent alors le rêve de fonder une famille ! Faut-il préciser que tous les personnages du film, à l'exception des deux principaux, meurent dans des conditions horribles. Cœurs sensibles s'abstenir !

Après avoir approfondi les années 1960, Stone transporte son intrigue dans les années 1990. Il offre sa vision, une vision plutôt LSD, de l'Amérique d'aujourd'hui. Jouant avec des caméras 8 mm, Super 8, 16 mm, 35 mm, vidéo, noir et blanc, couleur, superposition d'images, montage saccadé et trucages, il réinvente la grammaire cinématographique. Faisant preuve d'un délire visuel plus riche encore que ceux de Ken Russel (*Au-delà du réel*, 1981), il plonge son spectateur dans un cauchemar sans fin où il trouve finalement son plaisir, un plaisir certes malsain, mais plaisir quand même.

Portée du film

Mais où tout cela mène-t-il ? Quel message se dégage du film ? *Le meurtre dans le sang* ne se veut surtout pas une critique de la violence ; il en fait plutôt l'apologie. Il s'agit avant tout d'une critique ironique, personnelle et malhonnête, de l'Amérique médiatisée. Malhonnête, parce que le film est censé dénoncer certains travers de l'Amérique, alors que, en réalité, Stone le démagogue généralise à outrance comme il l'avait fait avec succès dans *JFK* (1991). Le cinéma d'auteur devient réalité historique et, par le fait même, vérité absolue.

Le cinéma est un médium puissant et l'on commence à peine à bien jauger son influence sur le spectateur. Stone a dû fournir une foule d'explications après la sortie de *JFK* parce qu'une majorité d'Américains croyaient que la CIA et le FBI avaient réellement assassiné Kennedy en 1963 avec l'aide de tout ce que l'Amérique comptait comme ennemis. Les suppositions subjectives devenaient vérités dans son film, ce qui, évidemment, n'a pas plu à la classe dirigeante du pays de même qu'aux cinéphiles avertis. Grand mystificateur devant l'éternel, Stone récidive plus insidieusement dans le genre avec *Le meurtre dans le sang*.

Réalité vs médium télévisuel

La forme de ce long métrage est si distordue et hallucinante que les amateurs de réalisme seront déçus. Selon le réalisateur, ce film n'est pas le reflet de la réalité mais bien du médium télévisuel qui n'est pas la réalité. Stone pouvait alors se permettre toutes les excentricités pour dénoncer, au moyen de l'ironie, de la caricature et de l'exagération, les travers de l'Amérique. Il y parvient si bien que ce sont tous les défauts de son pays, à travers les personnages, qui défilent sous nos yeux. Pas un d'entre eux n'est sympathique, si ce n'est un Apache et son fils (qui symbolisent sans doute les seuls et vrais Américains). À en croire le film, tous les Américains sont des brutes épaisses, des lâches, des violents, des libidineux, des assoiffés de pouvoir, des simples d'esprit, des gens sans aucune classe, des violeurs, des assassins, des hystériques, des sadiques et je ne sais quoi encore de malsain. Seuls Mickey et Mallory semblent être des gens purs, courageux et sincères. Ce sont pourtant eux les pires ...

Mickey et Mallory fascinent les téléphages et les lecteurs de journaux, avides de nouvelles scabreuses, en leur donnant leur histoire en pâture. On n'est certes pas loin de la réalité quand on juge de la popularité des Bobbit, Wayne, O. J. Simpson et les autres, transformés en héros par les médias. Les gens suivent en direct sur leur écran ce spectacle « réel », en mal qu'ils sont de sensations fortes. L'homme, tel un prédateur, reste au fond de sa tanière. Mais il a besoin de constater que des semblables sont encore actifs sur ce point. Les histoires de morts violentes lui procurent la sensation qu'il vit toujours. C'est du moins ce que semble démontrer ce film, une satire à la fois de la culture américaine, axée sur la violence, et des médias qui encouragent cette culture et qui en tirent profit.

Rires jaunes

Cette violence télévisuelle n'est peut-être, en somme, qu'un exutoire à nos frustrations modernes. Comme au temps des Grecs, la tragédie était la catharsis de nos sentiments les plus vils. Mais, aujourd'hui, la tragédie antique ennuie plus qu'elle n'intéresse, le mélodrame fait sourire, la violence à outrance laisse indifférent ou dégoûte, tandis que l'ironie fait rire et suscite à coup sûr la réflexion. En visionnant *Le meurtre dans le sang*, j'ai ri et je n'étais pas le seul dans la salle. Certains ont ri à gorge déployée. Mais une fois tout ce sang coagulé, cette violence dissipée, ces visions d'horreur digérées, reste le goût amer d'avoir ri du malheur des autres. Tout est dans la présentation, mais quand même, voilà qui laisse perplexe. Serions-nous des monstres ? L'Amérique de Stone est bien noire et bien laide. Ne sommes-nous pas peut-être aussi sombres qu'elle en nous défoulant lors de la projection du film qui nous plonge dans les tréfonds de nos sentiments les plus noirs pour mieux nous en faire prendre conscience ? ■